



REVUE DU MONDE ÉLÉGANT.

Modes, littérature, arts et théâtres.

AMOUR ET NAPLES.

(SUITE ET FIN.)

Ailleurs le cholera a jeté plus d'épouvante; nulle part il n'a eu autant de trahison ! Cependant aujourd'hui le temps des illusions est passé, et le peuple sait à qui il a affaire. Il a pour ainsi dire mesuré la grandeur du monstre; aussi sa frayeur est au comble. Si dans l'étendue de la ville, des voix s'élèvent encore, écoutez ce qu'elles disent :

Vous qui avez des morts dans vos maisons, mettez des lumières à vos fenêtres, pour qu'on vienne les prendre.

Ainsi, toutes ces lumières qu'Alfred avait vues de loin, c'était la mort qui illuminait pour marquer sa victoire. Cette veillée qu'il avait remarquée agitant la cité royale, c'était celle de la douleur, c'était une veillée près des mourans et parmi les morts.

Dans cette rue quelle soudaine clarté ? Cette lueur, c'est celle des *brazeros* que les boulangers portent sur leur tête, escortant le saint viatique, que les pré-

tres s'en vont donner aux mourans.

Voilà comme des murmures qui bruissent dans la multitude; c'est la psalmodie des prières, du *de profundis* et du *libera*. Naples prie, mais ne chante plus.

Mais revenons à Alfred et rentrons dans ses pensées; ce qui pesait sur son cœur, ce qui lui faisait hâter sa marche et passer vite sous les *fenêtres éclairées*, c'était son désir d'arriver près de sa famille et de celle de Sarah. Sarah, se répétait-il, si la maladie menace quelques-uns des siens, quelques-uns des miens, sera, j'en suis sûr, devenue pour eux l'ange gardien, la sœur hospitalière qui les soigne; Sarah, si jeune, n'aura pas eu peur; frêle jeune fille, elle est forte quand un danger, quand une belle action se présentent.

Le quartier où demeuraient les deux familles Schelburn et Graville était celui où le fléau sévissait avec le plus d'intensité... Le peuple, comme si le choléra n'était pas assez par lui-même, avait même prononcé le nom de *peste* et de *contagion*.

Dès-lors un cordon avait été formé à l'entour de cette partie de la ville... Et voyez-vous ces soldats qui sont chargés de retenir dans son enceinte le fléau destructeur, frappés par lui, tomber, se tordre les membres et mourir tout armés; mais surtout tâchez de vous figurer le désespoir du jeune voyageur, quand, arrivé près de la rue où habitent et sa mère et Sarah, et tous ceux qu'il vénère et qu'il aime, on lui crie :

On ne passe pas! on ne passe pas!

En vain il veut passer outre, en répétant, mon père, ma mère sont là! Les sentinelles impassibles et comme sourdes, croisent leurs baïonnettes sur sa poitrine et disent encore ces mots de fer : *On ne passe pas!*

A l'instant où cette cruelle consigne l'arrête et lui fait endurer les plus torturantes angoisses, pendant qu'il se livre à son irritation et qu'il maudit les réglemens sanitaires, il voit un homme vêtu de noir et portant une croix blanche sur la poitrine, qui passe sans être retenu par les gardes.

— Pourquoi, s'écrie Alfred, pourquoi ne passerais-je pas comme cet homme ?

— Parce que vous n'êtes pas, comme lui, un infirmier des cholériques et des pestiférés, lui répondit un des soldats du poste. Si vous étiez, comme lui, chargé de soigner les moribonds et d'ensevelir les morts, vous passeriez comme lui.

— Mais c'est pour soigner mon père et ma mère, qui demeurent dans une rue voisine, que je veux passer, ajoute Alfred en montrant de l'or.

L'or ne fait pas plus que n'avaient fait les prières; seulement le soldat dit d'une voix rude : Allez au bureau, et faites-vous recevoir de la confrérie des frères ensevelisseurs.

Ce mot *ensevelisseur* a été comme une lame froide de poignard au cœur d'Alfred. La sueur lui est venue au front, et ses jambes ont tremblé... Mais, c'est égal, tout ému et prêt à défaillir, il se hâte vers

l'église de *Notre-Dame-des-Douleurs*, pour se faire recevoir de la congrégation qui a droit de pénétrer dans toutes les maisons, d'approcher de tous les lits, de soigner toutes les souffrances et d'ensevelir tous les morts.

Pour que la religion conférât ce privilège à sa charité, il y avait encore des précautions à prendre, des démarches à faire; Alfred s'en irritait : il ne concevait pas qu'un pouvoir quelconque pût empêcher un fils de parvenir tout de suite auprès de son père et de sa mère malades.... Enfin, reçu membre de la confrérie, vêtu de noir et portant la croix de laine blanche sur la poitrine, il retourne vers le quartier qu'habite sa famille. Et comme les soldats le lui avaient annoncé, quand on l'a vu avec le costume des infirmiers et des ensevelisseurs, quand il a prononcé les mots d'ordre : *miséricorde et pitié*, on le laisse passer.

L'homme qui vient de recevoir un titre, une dignité qui lui donne le droit de faire ouvrir devant lui toutes les portes d'un palais, montre moins d'empressement que n'en met Alfred quand il a franchi le cordon de surveillance, quand il sera au détour de cette rue, il va voir l'hôtel qu'occupe sa mère... deux maisons plus loin, c'est la porte de Sarah... Oh! comme son cœur bat!... comme cette rue est longue! comme ce détour est loin!... Enfin, il n'y a plus que quelques pas... Pourquoi donc le nouvel infirmier a-t-il ralenti sa marche?... Ah! vous le devinez; le cri qu'il a entendu en traversant la ville : *Vous qui avez des morts dans vos maisons, mettez des lumières aux fenêtres*, ce cri lui est revenu dans la mémoire, et il s'arrête, car il craint d'apercevoir aux croisées de la maison habitée par les siens, les lumières qui annoncent la mort... Cédant à cette affreuse crainte, il demeurerait immobile, quand un frère de la confrérie des infirmiers venant à passer près de lui, lui dit : « Frère, vous sentez-vous pris par le mal? vous avez l'air bien souffrant; si vous êtes

malade, je vous soignerai; si vous êtes bien, allons secourir les autres : dans la rue voisine, nous aurons beaucoup de besogne; la nuit passée, le fléau y a été terrible.

La *rue voisine* dont parlait le frère, c'était la rue de lord et lady Shelburn.

Il a eu le courage de lever les yeux. Oh bonheur! bonheur indicible! le signe de mort ne se voit à aucune des fenêtres des deux maisons qui sont tout pour lui!.... Ainsi, aucun des siens n'a été atteint du fléau; ainsi, les anges de dieu ont veillé sur sa famille et ses amis; ainsi, ils ont bien gardé Sarah!... Béni soit le ciel!...

Tout près de lui, tout à l'entour de lui, des bruits de cercueils, de funérailles hâtées; il ne voit, il n'entend rien... C'est là une de nos plus grandes misères; quand nous redoutons un immense malheur, nous devenons égoïstes. Si ceux que nous aimons ne sont pas compris parmi les victimes, pendant quelque temps nous ne voyons plus la douleur, la souffrance, le désespoir qui nous entourent; notre joie d'avoir été épargnés dans nos affections est si grande, qu'elle retombe sur le deuil qui est près de nous, pour le couvrir et nous le cacher... Alfred, pendant quelques instans, est donc heureux au milieu de la grande calamité... Mais quel bonheur que celui-là! comme chaque seconde va l'enlever! comme la réflexion va faire fondre cette joie!... Vous avez vu, dans le temps d'inondation, quand les eaux augmentent et s'élèvent, un endroit dans le pays que les flots ont laissé à découvert : mais la verdure que ce morceau de terre étale encore, décroît à vue d'œil... ce n'est plus qu'un tout petit espace... ce n'est plus qu'un point... ce n'est plus rien. Les grandes eaux ont continué de monter, et tout a été englouti, et tout a disparu, hors le déluge et la désolation.

Il en est de même du jeune Graville; il a franchi le seuil de la maison de sa mère.... Elle est déserte; lady Shelburn est mourante; et lady Graville est à soi-

gner son amie.... Alfred court auprès de sa famille; à l'entour du lit de la malade, il y a tant d'inquiétude et de tristesse, qu'à peine si on lui donne la bien venue, et en effet, comment sourire à celui qui arrive au milieu de tant de malheurs!....

Nous le savons tous aujourd'hui, le choléra-morbus dans son horrible puissance, a comme des caprices, quelquefois il ne fait qu'appuyer sa main sur un homme fort, un homme fort tremble aussitôt, se débat quelques instans et expire. D'autres fois il se jette sur une frêle créature, et la frêle créature lutte et résiste à sa froide étreinte.

Lady Shelburn laisse quelque espoir; la piété filiale de Sarah est si active, si adroite, si infatigable; ses soins sont si tendres, ses prières si ardentes, que le fléau a eu comme de la pitié auprès de cette malade, et n'en a point encore fini avec elle.

Sarah, en voyant, Alfred, ne lui a dit que ces mots : Ah! je savais bien que vous ne nous laisseriez pas souffrir seuls, je vous attendrais.

Ce peu de paroles lui est mieux allé au cœur que tout ce que la jeune fille aurait pu inventer de tendre. Sarah lui avait rendu justice.

Certes, les bals, avec l'éclat de leurs mille bougies, avec le charme de leurs toilettes, avec leurs guirlandes de roses, avec leurs parfums, et les accords enlevans et entraînants de leurs orchestres, ont fait venir l'amour aux cœurs de bien des jeunes hommes, mais pour faire naître une forte passion, je connais quelque chose de plus puissant que le plaisir, c'est la douleur, Sarah, dans un bal, eût été belle comme la plus belle des femmes; mais Sarah, penchée sur sa mère, la réchauffant de ses mains et de son souffle, était mieux que cela. C'était un ange.

Je n'ai pas le temps de redire combien l'amour d'Alfred s'accrut et se fortifia en partageant avec Sarah les soins donnés à

Lady Shelburn. Maintenant, il ne concevait pas comment il avait pu passer un seul jour sans adorer cette ravissante jeune fille, et pour l'aimer plus longtemps, il aurait voulu pouvoir faire revenir à lui tous les jours passés... passés loin d'elle ! oh ! comme ces jours là lui semblaient perdus !

Maintenant, Lady Shelburn était sauvée, et sur la pâle figure de Sarah, on commençait à revoir de doux sourires ; ses beaux yeux bleus n'étaient plus voilés de larmes, et reprenaient leur captivant éclat. Sarah était alors semblable à la fleur qui sort de dessous la neige, et qu'un rayon de soleil dore et réchauffe.

Les médecins avaient conseillé l'air de Palerme ; quand Lady Shelburn fut en état de partir, les deux familles s'embarquèrent, laissant la ville des délices, la syène *Parthénope*, se débattant encore avec le choléra, horrible vautour abattu sur elle pour déchirer son sein et dévorer ses fils.

Le vent soufflait frais ; les voiles du vaisseau qui emportait les deux familles amies s'arrondissaient sous la brise, et bientôt la traversée allait finir sans que lady Shelburn eût ressenti aucune fatigue.... Sarah n'avait jamais été plus belle ; la santé qui revenait à sa mère jetait un reflet de bonheur, un redoublement de beauté sur son front si jeune et si pur... Le soleil dardait de chauds et brillans rayons sur le vaisseau qui fendait rapidement les vagues bleuâtres.... La jeune fille, assise près de sa mère, et prêtant l'oreille au récit qu'Alfred faisait de son dernier voyage, trouvait un grand charme à la douceur du trajet. Elle se sentait heureuse. Tout à coup elle dit : *j'ai froid.*

A peine avait-elle achevé ces deux mots, que sa figure avait pris une toute autre expression.

Alors qu'elle avait prononcé *j'ai froid*, le choléra avait mis la main sur elle, son heure avait sonné, pauvre enfant ! Elle

venait de sourire au soleil, à ses amis, à sa mère, à l'espérance et à l'avenir, et elle touhait à la mort.

A la mort, car elle qui avait sauvée sa mère, ne fut pas sauvée.... Cependant les soins ne lui manquèrent pas. Alfred, en la voyant saisie par le fléau, s'était écrié : mon amour sera plus fort que son mal ! Parole vaine et menteuse ! le souffle mortel, l'haleine empestée qui venait de Naples, et qui, en passant sur le vaisseau, avait atteint la jeune fille, avait aussi touché Alfred !...

Leurs parents s'étaient dit, il y avait bien long-temps : *Nous unirons nos enfans* ; le choléra venait former cette union à sa manière.

Bientôt deux cercueils portés par le même vaisseau vont traverser les mers pour être déposés dans le même caveau funèbre de Nelly-Castle, et, en même temps, de riches équipages armoiriés de l'aigle à double tête, vont partir de Vienne, pour se rendre à Naples.

C'est une autre fiancée !... Quand elle arrivera dans la ville où le trône l'attend, il faudra bien de la verdure, tendre bien des draperies sur son chemin pour cacher les tombes que le choléra aura faites... il faudra que le dernier souffle empoisonné ait expiré dans l'air, et que la cité voisine ne tremble plus ses bases. Il faudra, que le peuple revienne à ses gaies habitudes pour chanter la bienvenue de la fille des Césars.

Vicomte WALSH.





La Mode, revue du monde élégant.
 Longue rue neuve, 19, à Bruxelles.

de velours sont pour cette occasion de s'en trouve une profusion qui réjouit le

heure avait sonné, pauvre enfant ! Elle

L'H
il a s
nuage
sont
jusqu
core
dives
terres
et rep
et le
grand
deme
danse
Le
soirée
vait
que c
n'ava
perso
désir
donn
d'une
sans
St-G
de co
licen
deuil
par c
de da
lettre
pas c
rose
sa pl
Le
en tr
ont u
tites
quat
quel
tant
fusio
gina
élega
cont
ni à l
de v

Soirées.

L'hiver a sa neige et ses mauvais jours; il a son ciel sombre et sans horizon, ses nuages lourds et brumeux; les jardins sont frais et humides, et l'arbuste a perdu jusqu'à ses feuilles qui le couvraient encore lorsque vinrent les premières et tardives gelées. Mais tous les habitants de terres seigneuriales ont quitté leur castel et reprennent la vie parisienne, le bruit et le mouvement revenus dans notre grande ville, sont rentrés dans chaque demeure, le dernier signal est donné: on danse.

Les bals ont été rares encore, quelques soirées sérieuses les ont précédés; on pouvait remarquer peu d'empressement, et que chacun différerait, parce que d'autres n'avaient pas commencé. Les intérêts, personnels ou indirects, rendaient peu désireux de distraction; quand il faut se donner pour un plaisir tout le travail d'une affaire, au moins faut-il que ce soit sans gêne fatigante. Le deuil du faubourg St-Germain n'en resta pas moins un deuil de cœur et de convenance, malgré les licences qui s'y sont introduites. Les deuils d'étiquettes ont cela de facile, que par cette seule raison qu'ils permettent de danser, ils doivent permettre les toilettes de bal; par la raison que le noir n'a pas en horreur le voisinage d'une fleur rose, il peut laisser le blanc revenir à sa place; aussi fait-il.

Les soirées, en ce moment, se divisent en trois genres bien distincts, qui tous ont une physionomie particulière: les petites soirées, celles qui ne réunissent que quatre-vingts ou cent personnes, auxquelles on va en allant à un bal ou en sortant des Italiens, celles-là ont une confusion de costumes qui n'est pas sans originalité; la maîtresse de maison a pour élégance obligée, une simplicité dont le contraste n'offusque ni la parure de bal, ni à la rigueur, le négligé de ville. Les robes de velours sont pour cette occasion de

merveilleuses ressources; et les bonnets garnis de marabouts les plus jolies coiffures. — Ces réunions, d'ordinaire sans prétention, ne sont pas celles qui offrent le plus de remarques, cependant elles ont quelquefois de ces incidents futiles qui restent en souvenir, parce qu'ils ont fait le sujet principal de l'occupation et de la causerie de quelques heures. Le bracelet de Madame de T....o fut ainsi, vu de ces derniers soirs, l'objet de l'attention générale, c'est qu'il est remarquable de conception et d'exécution; c'est qu'il porte un cachet étranger à nos fantaisies, dont nous sommes frappés; voici ce qu'était ce bracelet: un serpent d'or émaillé, d'une grosseur démesurée, tombant à demi sur la main en quittant le poignet autour duquel il joue avec une grande aisance. A ce serpent était suspendu ce soir là une cassolette gothique; souvent elle est remplacée par un lorgnon ou un portrait, d'autres fois, car Madame de T....o est espagnole, son bracelet tient une croix. Ce bijou a une poésie que nous citons sans la décrire et sans la conseiller. Pour porter ainsi une grande croix d'or au bras, simple et sans richesse de détails, pour la porter surtout sans en faire un mérite à sa coquetterie ou à ses principes il faut être tout étrangère à nos mœurs, il faut avoir une certaine foi un peu superstitieuse, une croyance espagnole. — Le bracelet de Madame de T....o est un bijou national.

Ces petites soirées sont les seules où puisse s'établir une conversation générale; les autres sont aussi cérémonieuses et presque aussi nombreuses que les bals; toute la différence se trouve dans les toilettes et une gravité de décoration, à laquelle s'est cru obligé de s'astreindre le maître ou la maîtresse de maison tenant à témoigner leur intention de ne pas faire danser. Les bals ont, comme l'année passée, un grand luxe de fleurs; avec toutes celles dont se couvrent les femmes, il s'en trouve une profusion qui réjouit le

regard. On y mêle des diamants: des pierres font mieux; les bijoux et les fleurs, sont pour la parure et pour la danse; on est las de l'exagération de simplicité qui les avait exclus. Si une robe blanche unie un simple ruban, un bouton de rose, sont la vraie coquetterie des jeunes filles, il n'en est pas de même à trente ans; la femme jeune encore a toutefois besoin de quelque étude pour réparer l'impression flétrissante des mauvais jours, et lorsque quinze ans rivaliseront avec elle, radieux et insoucians, il lui faudra bien, pour lutter avec avantages, appeler à son aide la coquetterie étudiée, l'art et ses ressources capricieuses. Car cette fraîcheur récente a un grand charme, et au bal, qui frappe et attache le regard, c'est la jeune fille. — Il faut donc tromper le regard en l'éblouissant, il faut être coquette.

Cette année, donc, il n'en est pas comme des années passées, on ne confond plus la toilette de la mère et celle de la fille; la nouvelle mariée n'affecte pas de rejeter ses diamants: si elle en a, elle s'en fait gloire. Elle cherche à placer dans ses cheveux le bandeau cintillant ou les plumes flottantes de sa corbeille.

— Les guirlandes doivent être aussi peu volumineuses que possible; parmi toutes celles que nous avons remarquées, notre préférence s'attache à une guirlande composée de deux berthes, réunies par un bouquet de petites fleurs en touffe; coiffure jeune et de bon goût, simple et élégante.

Les volants de tulle à pois, bordés ou non d'une faveur de satin, sont légers et conviennent à toutes sortes d'étoffes. On les met aux robes de satin ou de velours. Quelquefois, ce tulle est bordé d'une application de dentelle, extrêmement basse et délicate; il devient alors beaucoup plus recherché, sans être très riche, le semé de mille pois lui laisse une apparence de négligé.

Les robes de velours reçoivent également les fleurs et les pierres; à la bril-

lante soirée, donnée par Madame d'Apponny, la duchesse de Pl... avait une robe de velours vert, sur les devants de laquelle descendaient des roses auxquelles on avait mêlé des feuillages et des branches de pierres. Sa coiffure était en velours vert, surmontée d'une touffe de plumes roses qui retombaient étagées jusqu'au bas de l'oreille. Les plumes de couleur sont extrêmement jolies le soir, et donnent de la recherche à une toilette; c'est une idée que nous avons appréciée dans le costume de nos mères, puis abandonnée, parce qu'alors les plumes raides et droites manquaient totalement de la grâce qu'elles ont aujourd'hui. Ainsi nous retrouvons dans les peintures de ce temps des robes citron et des accessoires violets, avec des plumes citron tigrées de mouches violettes. Mettons aujourd'hui, avec nos robes telles que nous les portons, une coiffure de velours citron ou violet et des plumes panachées, flexibles et moelleuses, n'aurons-nous pas quelque chose de ravissant? A cette même soirée, la comtesse L... avait une robe de velours rouge un peu foncé, bordée de diamants à la ceinture et au bord du corsage. Ses cheveux et son teint de blonde ressortaient avec éclat au milieu de cette nuance un peu sombre qu'éclairaient de beaux diamants. Madame de L... s'était habillée de satin bleu de ciel, le bas de la jupe avait un haut volant de point à l'aiguille.

La toilette de M^{me} de V... avait un caractère d'élégance tout-à-fait original. Le cordon de pensées qui entourait son front, se détachait de ses cheveux blonds, retenait tout-à-fait dans le genre des coiffures anciennes, un bouquet de plumes blanches s'élevant de côté. Sous le cordon de pensées qui bordait les devants d'une robe ouverte étaient placées des têtes de plumes retombant couchées et abattues; il faut renoncer à décrire cette gracieuse création qui nous semble une des plus charmantes de la saison.

Il est à remarquer que dans cette soirée où se trouvait réunie l'élégance féminine, on ne voyait que fort peu de manches tout-à-fait plates, et encore celles qui s'y trouvaient n'étaient-elles pas de bon goût; on doit s'attacher, au contraire, à les éviter; si la manche courte est plate, il faut qu'elle soit accompagnée de quelques façons capricieuses qui tombent sur l'épaule et garnissent le haut du bras; ce ne sont plus des bouffants, mais de triples garnitures ou des bouillons auxquels on mêle quelques bijoux ou des fleurs.

Au bal on voit peu de robes lourdes, à moins que ce ne soit à des femmes qui ne dansent pas. Une jolie façon est de ramasser sa jupe d'un côté, sous une fleur et de la relever légèrement à moitié sous une même fleur. Peut-être y a-t-il plus de nouveautés cette année en satin qu'en tulle ou en crêpe; les fleurs sur le satin sont élégantes et mieux choisies que les rubans.

Dans une de nos prochaines revues, nous parlerons des costumes des hommes aux réunions du château. Il y a une certaine recherche à déployer, qui vaut bien celle du pardessus, offerte à tous, et la vanité des courses de chevaux, qui résumait tout récemment encore l'ambition des vies inoccupées. Les hommes qui n'ont pas d'uniforme ont adopté un habit brodé qui, sans être universel, est cependant assez général pour être regardé comme un uniforme de fantaisie. Tout-à-fait en dehors de cet habit de drap, du pantalon et du collet brodé, il faut distinguer quelques rares et remarquables exceptions; celle par exemple du Marquis de P..., qui portait l'autre jour un habit à la française en velours noir brodé en soie nacré sur toutes les coutures; il avait la culotte courte et les bas noirs, et le chapeau garni de plumes.

M^{me} Constance-Aubert.



Lorsque nous voyons aujourd'hui exhumé, pour nos plus élégantes toilettes, les dentelles aux dessins gothiques, qui formaient le luxe des cours de Charles IX et de François I^{er}, nous comprenons que de tous temps cet accessoire de la toilette fut le privilège du goût et de la coquetterie française. Dans le roman comme dans l'histoire, la dentelle vient parer le front ou le sein d'une héroïne célèbre, Une écharpe de dentelle! un voile de dentelle! est-il rien de plus gracieux à la vue, de plus poétique à l'imagination? et, si vous aimez ces descriptions brillantes qui animent la pensée, voyez ces splendides tournois, où les dentelles d'or ou d'argent resplendissaient sur les mantilles de ces belles châtelaines, qui, pour un simple regard, faisaient rompre mille lances aux plus vaillans des preux. Aujourd'hui qu'il n'est ni châtelaines enchanteresses, ni preux combattans pour l'amour, il nous est du moins revenu en souvenance de ces temps merveilleux, les dentelles aux riches dessins, tramées de soie ou d'or. La fête brillante de M^{me} d'Appony nous a montré, dans tout leur éclat, l'élégance et la variété de ces légers tissus. Sur des robes en velours bleu de hauts volans en dentelles de soie, dont les dessins étaient en argent, produisaient un effet merveilleux; le rabat autour du corsage, et celui qui retourne sur la petite manche, accompagnaient cette garniture que nous avons vue reproduite en or sur des robes en velours nakarat ou damas blanc. Ces mêmes dentelles ont été employées avec un succès complet sur des bonnets à barbe, ou à l'italienne. On peut se figurer la richesse de ses dentelles, aux reflets dorés s'entremêlant à de légers marabouts, ou à des fleurs de velours, et venant étaler leurs ondulations aristocratiques sur de blanches épaules.

Chronique.

BAL DE LA COUR DU 18 JANVIER.

Le second bal de la cour a été plus nombreux et plus brillant que le précédent. Les toilettes étaient plus riches, les diamans et les pierreries éblouissaient; les velours aux nuances éclatantes, les satins brochés, les gazes transparentes à dessins tramés d'or ou d'argent avaient remplacé la fraîche simplicité qui distinguait les robes du premier bal.

S. M. la reine, qui a renoncé à la danse pour cet hiver, portait une robe de velours vert émeraude dont le devant était orné de dentelle d'or posée à plat et formant tablier; la même dentelle entourait le corsage, et ces riches mailles d'or produisaient le plus bel effet sur les reflets sombres du velours. La coiffure était en parfaite harmonie avec le reste de la toilette. Des fleurs de diamant, dont les vives étincelles apparaissaient brillantes au milieu de feuilles d'un vert foncé, s'entremêlaient aux boucles blondes de la Reine et complétaient ce magnifique ensemble.

Le costume de madame la duchesse de Beaufort était aussi riche qu'élégant. Sa robe de gaze fond blanc, à dessins imprimés d'or, avait des nœuds en rubans tissés d'or aux épaules et à la poitrine. Un turban blanc et or, d'une grâce exquise, formait sa coiffure.

Madame Serrurier avait une robe presque semblable; elle était coiffée d'une toque en velours noir garnie de chefs d'or. Celle que portait madame la duchesse d'Aremerg ruisselait de pierreries.

Comment citer toutes les charmantes parures qui se pressent en foule et assiègent notre souvenir; comment ne pas les confondre et conserver à chacune son caractère de grâce et d'originalité? Il y en avait tant, elles étaient toutes si fraîches, si élégantes, qu'on ne peut se décider à choisir et que, ne pouvant pas tout dire, on ne sait à laquelle s'arrêter. En voici une dont les détails nous ont paru si gracieux que nous ne pouvons la passer sous silence; elle

était portée par la jolie madame D. Sa robe de tulle, sur un dessous de satin blanc, était garnie de deux volans bordés d'une faveur de satin blanc. De chaque côté une rose entourée de son feuillage; la même fleur sur le milieu de la mantille de dentelle de soie, qui garnissait le corsage ainsi que les petites manches plates; la coiffure se composait d'une grosse rose retombant sur le côté et d'un léger bandeau de perles et diamans. Mme d'Hoogvorst avait adopté le même genre de coiffure. Mme Vilnar, avec une robe de gros de Naples rose à haut volant, portait un turban de velours noir orné d'un oiseau de paradis. Les demoiselles de Rouillé, toujours parfaitement mises, étaient en crêpe rose. Madame Goethaels servait de chaperon à sa jeune sœur, mademoiselle Engler; leurs toilettes étaient simples, mais d'une fraîcheur et d'une élégance remarquables.

Les princes de Saxe-Cobourg ont dansé toute la nuit. Ils ont long-temps causé avec notre célèbre peintre Wappers; et la conversation, interrompue à chaque instant par les exigences d'une walse ou d'un galop, reprenait, plus animée, entre chaque danse.

La fête était parfaitement ordonnée; elle s'est prolongée jusqu'à deux heures du matin. La Reine s'est retirée vers minuit; le Roi y est resté jusqu'à la fin.

Le prochain bal est fixé au 25; le dernier, celui du 6 février, sera décidément costumé.



DESSIN N° 4.

1. COSTUME DE BAL. — Robe en gaze blanche relevée par un nœud de satin, frangé d'or; *cosaque* en satin rose, garnie de cygne.

2. TOILETTE DE PROMENADE. — Redingote en drap Haïti, garnie de brandebourgs et de martre; chapeau en satin jauné, orné d'une aigrette de la même nuance.

On s'abonne à Bruxelles, Longue rue Neuve, n° 79, près la place de la Monnaie. — A Anvers, chez V° Praet, près de la Bourse, et chez Van Mol, Courte rue Neuve. — A Gand, chez Bivort-Crowie, place de la Calandre. — A Mons, chez Leroux, Grand'Place. — A Tournay, chez Mas-sart, rue de Cologne. — A Liège, chez Leduc, rue du Pont-d'Île. — A Namur, chez Dujardin-Ruffaen. — A Charleroy chez Lalicu. — A Wavre, chez M^{me} V° Guérel.

Pour la Hollande, à La Haye, chez Vervloet, Spuy-straat. — A Amsterdam, chez Immerzeel, Kalwer-straat. — A Rotterdam, chez Canta, Geldersche Kaade. — A Breda, chez M. Wynant, au Lion-d'Or. Et chez tous les directeurs de postes. — Prix 5 fr. par trimestre. — 16 fr. par an.